

Vouloir un monde plus juste, ou devenir juste en ce monde ?*

1. *On a beau dire, la justice est à faire*

*« Il t'a fait connaître, ô humain, ce qui est bon.
Et qu'est-ce que le Seigneur réclame de toi,
si ce n'est que tu agisses selon l'équité, que tu aimes la fidélité,
et que tu marches modestement avec ton Dieu ? »*

Telle est la question que nous pouvons lire dans le livre de Michée (6,8). A la place du mot « équité », d'autres traductions¹ donnent les mots « droit » ou « justice ». Et de fait, chacun de ces mots peut traduire en français la racine hébraïque *shaphat*. Mais ce qui importe, c'est que l'équité, la justice ou le droit dépendent ici du verbe « agir ». Le verset de Michée nous conduit ainsi d'emblée au cœur du sujet : dans la Bible, la justice est moins une idée à discuter, qu'une action à mettre en pratique. Une justice équitable pratiquée selon le droit, ainsi qu'un droit juste qui garantit et protège l'équité, cela se voit à ce qui se fait ou ne se fait pas. Or maintes situations montrent plutôt le contraire : ce qui se fait ou ce qui ne se fait pas, c'est ce qui donne lieu au déni de justice, à l'iniquité et à la perversion du droit. C'est là ce que le prophète Amos appelle « *faire tourner le droit en poison, et le fruit de la justice en ciguë* » (6,12).

Amos, Osée, Isaïe, Jérémie et les autres : on associe souvent les livres bibliques des prophètes à la dénonciation des injustices. Et il est vrai qu'on ne compte pas les pages dans lesquelles retentissent leurs oracles enflammés contre les pratiques et les conduites qui font pencher la balance en faveur des riches, des puissants et des violents, au détriment et au mépris des pauvres, des faibles et des justes. Or il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin. Car pour les prophètes, dénoncer les injustices, ce n'est pas seulement les montrer du doigt, c'est en mettre à nu la racine. Il faut atteindre ce qui est plus profond, ou encore ce qui se situe comme « en amont » de l'injustice. Les pratiques et les conduites injustes cachent quelque chose. Quoi donc ?

* Ce texte a été publié dans la revue *Maison de la Bible*, n° 57-58, 2010, pp. 16-22.

Violer le droit est une chose, déjà grave en soi. Mais faire passer l'injustice pour le droit, ou plus encore : ériger l'iniquité en norme juste, c'en est une autre, d'une portée plus grave encore. Car cela revient à construire une « justice » sur le socle même de ce qui la nie. Ainsi l'injustice aura-t-elle d'autant plus libre cours, qu'elle cache le mensonge sur lequel elle est établie, sous l'apparence de ce qu'on impose comme prétendument juste.

« *N'est-ce pas à vous de savoir ce qu'est l'équité ?* demande le prophète Michée aux magistrats qu'il secoue. *Vous haïssez ce qui est bon, et vous aimez ce qui est mauvais. Vous arrachez la peau de dessus les gens et la chair de dessus leurs os ...* » (3, 1-2). Haïr ce qui est bon et aimer ce qui est mauvais, c'est-à-dire ne plus faire de place au jugement, c'est confondre la haine et l'amour, et ce serait là une bonne définition biblique de ce mensonge fondamental qui est à la racine de l'injustice. En outre, fidèle ici à son souci constant pour le corps, le texte biblique ne mâche pas ses mots pour montrer les effets violents qui s'en suivent : des humains n'ont même plus la peau sur les os. Dès sa racine, l'injustice porte en germe la destruction des corps, par où l'humain, en son être même, est le plus exposé à la violence et à la mort. De cela, le livre de la Sagesse donne à méditer ce raccourci saisissant, lorsqu'il met dans la bouche des fauteurs d'injustice : « *Que notre force soit loi de la justice, car ce qui est faible est inutile* » (2,11).

2. Un jeûne authentique : renoncer à la loi du plus fort

Les injustices s'appuient sur la loi du plus fort et, pour celle-ci, ceux qui n'entrent pas dans le jeu des forces en présence ou en sont exclus, sont des « hors-la-loi ». Comme disent les prophètes bibliques, cela révèle que les balances sont faussées, et que les pauvres, les spoliés, les faibles, les justes, ne font pas le poids. On se demande alors : pratiquer la justice, est-ce synonyme de rétablir l'équilibre, ou du moins d'agir en cherchant à l'atteindre ? Pour que la justice ait un poids, il faut alors agir de manière à faire le « contrepoids » des injustices, et à obtenir une baisse de régime de la loi du plus fort. En ce sens, l'expression « lutter pour la justice » convient, puisqu'il s'agit bien d'un rapport de forces. Mais de quelles forces ? Du point de vue

biblique, ce rapport a une allure tout à fait paradoxale. En effet, il s'agit moins de vouloir « déboulonner » les auteurs d'injustice, dans l'espoir éventuel de prendre leur place, que de commencer par se comporter soi-même d'une autre manière que celle qu'on avait associée à des valeurs ou à des justifications « conformes » à l'idée qu'on se fait de la justice. Autrement dit, faire contrepoids à l'injustice, cela suppose qu'on lâche le poids de ce que l'on croyait juste, quand il apparaît qu'il entraîne vers l'injustice². Dès lors, ce qui entraîne vers la justice, c'est peut-être ce qui n'a pas de poids. La lutte pour la justice inclut ainsi un combat, constant et absolument radical, contre la volonté d'avoir du poids, si l'on voulait ainsi l'emporter en mimant la loi du plus fort. Pour reprendre une image biblique, cette lutte s'apparente à un jeûne, comme en parle ce passage bien connu d'Isaïe 58, 6-8 :

*« Le jeûne que je (YHWH) préconise, n'est-ce pas plutôt ceci :
détacher les chaînes de la méchanceté,
dénouer les liens du joug,
renvoyer libres ceux qu'on écrase,
et rompre tout joug ?
Ne s'agit-il pas de partager ton pain avec celui qui a faim,
et de ramener à la maison les pauvres sans abri ?
De couvrir celui que tu vois nu,
et de ne pas t'esquiver devant celui qui est ta propre chair ?
Alors ta lumière poindrait comme l'aurore,
et tu te rétablirais bien vite ;
ta justice marcherait devant toi,
et la gloire de YHWH serait ton arrière-garde ».*

En principe, jeûner, c'est s'abstenir de manger. Soit. Isaïe dit : ne vous abstenez pas d'agir de manière juste envers ceux qui manquent de tout, c'est ainsi que vous jeûnerez vraiment. Il ne suffit donc pas de s'abstenir de pratiques injustes sous les plus nobles motifs, y compris religieux. Le combat porte sur les jougs à dénouer et à rompre, là où ce qu'il y a de plus élémentaire fait défaut : le pain, la subsistance, le toit, le vêtement. Le poids de l'action juste est du côté de ce qui manque, et c'est là que la justice ne manque pas de poids.

C'est de ce côté-là que Jésus fera pencher la balance, en déclarant : « *Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, ils seront rassasiés* » (Matthieu 5,6). Observons que cette béatitude n'est pas énoncée au sujet de ceux qui pratiquent la justice, ni de ceux à qui justice serait faite, mais bien de ceux à qui la justice manque autant que le pain et l'eau. Ceux-là même dont Jésus se rend le plus proche. C'est dire que Jésus n'opère pas un coup de force qui ferait reculer l'injustice, pas plus qu'il ne se résigne à attendre la justice pour des jours meilleurs. Jésus n'est pas guidé par l'idéal d'un « monde plus juste » qu'il imaginerait ou dont il aurait les clés, mais il s'avance de plus en plus loin, jusqu'à ce point où, sous la poussée de la violence et de l'injustice, c'est la vie même qui vient à manquer. Sa vie, qu'il donne. L'on se souvient alors que parmi les quatre récits de la mort de Jésus, il en est un qui met dans la bouche du centurion au pied de la croix, cette parole-ci : « *Vraiment, cet humain-ci était juste* » (Luc 23,47). Mais qui prétendrait que cette parole – et celui qui est mort ne l'entend plus – suffise à « rétablir » la justice ?

3. La justice, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Jésus n'a rien rétabli, il n'est pas mû par un esprit de rétablissement de l'ordre. Ainsi voit-on se dégager, à l'horizon biblique, la question qui fait désordre : serait-ce l'injustice qui est sans limite, puisque la justice elle-même bute sur la limite infranchissable de la mort ? On sait que, devant cette question, les réponses « eschatologiques » n'ont pas manqué, autrement dit : faute de justice en ce monde-ci, la situation sera rétablie « outre-monde », dans l'au-delà. D'ailleurs, la Bible elle-même ne contient-elle pas de nombreux passages orientés en ce sens, par exemple sous les images du jugement « dernier », ou sous celles d'une terre et d'une humanité réconciliée ? Oui, bien sûr. Seulement, on ne peut faire jouer à ces images un rôle qui consisterait tantôt à justifier la passivité devant les injustices présentes, tantôt à confondre ces images avec nos propres projets de justice. Dans les deux cas, ce serait non seulement contredire, mais aussi dénaturer l'espérance biblique, car « *l'espérance peut servir de prétexte anémiant l'action, dès qu'on préfère espérer un grand bien lointain plutôt que d'en faire un moindre qui est proche* »³.

C'est bien pourquoi, pour la foi, la résurrection de Jésus n'est pas « un grand bien lointain » laissé à une espérance « pour après ». C'est précisément l'inverse⁴. Elle signifie que le Juste, crucifié par la violence et l'injustice, loin d'incarner une justice « supérieure » à laquelle la résurrection lui donnerait droit, est celui en qui « être vivant » et « être juste » sont à ce point proches, qu'ils sont un. La résurrection de Jésus signifie qu'il n'y a pas lieu d'attendre d'être mort pour savoir si c'est vrai. C'est *maintenant, en ce temps proche*, que vivre reçoit son vrai poids, qui tire sa vérité de toute action juste – la Bible ne se contredit pas ... –, et non de plans tirés sur la comète d'une justice dont le passage est à prévoir pour *demain, ou un peu plus tard*.

Peut-être objectera-t-on que tout cela semble fort naïf. En effet, compte tenu de la complexité du monde actuel et de l'interdépendance qui en découle à tous les échelons de la vie sociale, l'action juste ne postule-t-elle pas une vision d'avenir, un « projet » qui dépasse ce que chacun peut faire de son côté, *même si c'est ce qu'il y a de plus juste* ?

L'objection est fondée, car elle attire l'attention sur la question du temps. Tant il est vrai que beaucoup peuvent s'illusionner à court terme, et que peu peuvent agir à long terme. Tout dépend donc de ce qu'on appelle un « projet ». *Veut-il* anticiper l'avenir, au risque de s'éteindre comme un feu de paille ? Ou prend-il le présent assez au sérieux pour y engager une action *sans vouloir* maîtriser le lendemain ? Or, pour prendre le présent au sérieux, et pour agir en conséquence, il faut beaucoup d'imagination, celle qui manque aux fatalistes et aux cyniques. C'est pourquoi, contrairement au fatalisme et au cynisme, la perspective biblique ne manque pas d'imagination, précisément parce qu'elle prend le réel au sérieux. Et le réel, c'est qu'il n'y a pas d'humain qui soit seul sur terre et, par conséquent, qu'il n'y a rien de juste qui puisse s'y faire sans autrui, alors que tout ce qui est injuste l'élimine. Et c'est précisément parce qu'il n'est pas bon pour l'humain d'être seul, comme dit la Genèse, que « *l'espérance chrétienne prend le collectif au sérieux, et tout projet qui touche le collectif compte avec la longueur du temps. Or le Nouveau Testament prend au sérieux le collectif. Jésus blâme les cités en tant que cités. Saint Paul, dans l'Épître aux Romains, prend au*

sérieux la société civile, son autorité, ses impôts ... L'espérance de la réconciliation passe nécessairement par le collectif. Ceci doit être conciliable avec la démythisation des projets et, surtout, ceci exige que l'homme remplace l'idée qu'il est maître de l'histoire par la notion de respect du proche, de l'infime, de l'éphémère. Personne, ni aucun groupe, ne peut se croire maître de la totalité et c'est pourtant cette illusion qui renaît sans cesse »⁵.

Démythiser des projets de justice, c'est rapprocher l'action juste du réel et de sa complexité, et tenir une saine distance entre l'espérance et l'illusion. Car il n'y a que le mensonge pour faire croire que la justice est une illusion, et il a besoin de le faire croire pour que l'injustice prolifère. Et c'est parce que le mensonge n'est pas un mythe, que l'action juste rompt avec lui, et lui préfère l'espérance.

Bernard Van Meenen

¹ C'est la traduction de la Nouvelle Bible Segond qui est citée ici.

² Par exemple : quelle justice peut-on seulement « imaginer », en présence de l'irréparable ? Mais vouloir que la justice répare, c'est précisément une croyance qui peut amener un surcroît de violence. Elle fera des morts, qui n'auront rien d'imaginaire ...

³ Paul BEAUCHAMP, « La Bible, livre d'espérance », ds. *Testament biblique*, Paris, Bayard, 2001, p. 68.

⁴ A ce sujet, il faudrait lire ici la parabole carrément « explosive » du riche et de Lazare, en Luc 16, 19-31. En deux mots : la résurrection de Jésus ne sert pas à convaincre de pratiquer la justice, comme si elle était *nécessaire* pour ouvrir les yeux sur l'injustice. Pour être convaincu que vivre *maintenant* coïncide avec l'agir juste, « Moïse et les prophètes » sont là, à écouter. En d'autres termes, même si « un » se levait d'entre les morts, cela n'ajouterait rien aux Écritures. C'est plutôt leur écoute qui ouvre les yeux sur la justice qui manque, et c'est maintenant. Et Jésus n'est pas un mort qui revient pour le dire, de peur que la vie ne soit trop courte pour qu'on s'en rende compte. Cette parabole, qui met « l'au-delà » en scène – dans l'Évangile, il fallait oser ... –, est aussi celle qui jette une peau de banane sous toutes les représentations eschatologiques de la justice, et ça dérape ...

⁵ Paul BEAUCHAMP, *ouvrage cité*, pp. 68-69.